

peaux sur les rives inhabitées du fleuve, et dans ses îles, jusqu'à Dongolah. Leurs tentes, faites de feuilles de palmier, sont séparées en deux parties, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Malgré leur pauvreté, ils refusent de donner leurs filles en mariage aux Nubiens, et conservent ainsi leurs races sans mélange.

Au sud de Deïr, les Nubiens sont nus, à l'exception d'un morceau de toile passé assez négligemment autour des reins; les femmes portent une chemise grossière; hommes et femmes séparent en petites tresses leurs cheveux, qui sont très-touffus, sans être tout à fait laineux comme ceux des nègres. Ils sont absolument noirs. Leur principale nourriture consiste en dourrah, dont ils font des galettes minces; ils savent faire, avec ce même grain, une boisson enivrante.

Les Nubiennes sont très-chastés. Si un mari doutait de la vertu de sa femme, il la traînerait au bord du Nil, l'égorgerait, et la jetterait dans les eaux du fleuve. Ces Nubiennes sont très-bien faites, ont la physionomie douce, et les manières très-agréables.

Les propriétés sont aussi sacrées en Nubie que dans les contrées les plus civilisées de l'Europe. Le grain reste amoncelé dans les champs, pendant la nuit, sans qu'il soit besoin de le garder; le bétail erre seul sur les bords du fleuve; et on

laisse toujours dehors des maisons, sous les palmiers, les principaux ustensiles du ménage.

Lorsque Burckardt parcourut le pays, son guide le conduisait toujours chez le principal habitant du village où ils devaient passer la nuit. A leur arrivée, on étendait à terre, devant la porte, une natte pour leur usage, parce que jamais un étranger n'entre dans l'intérieur des maisons. Leur souper ordinaire se composait de dourrah et de lait; quelquefois on y ajoutait des dattes. A moins d'en être vivement pressé, le maître de la maison ne mange jamais avec ses hôtes; c'est toujours une marque d'égard de donner à ceux-ci, avant leur départ, un déjeuner de lait chaud et de pain.

L'espace occupé par les Nubiens, depuis Assouan jusqu'au pays des Mahass, a environ cinquante milles de longueur; la largeur moyenne de ce pays est d'environ un demi-mille; on n'y compte pas plus de 100,000 habitans. La richesse se calcule d'après le nombre des moulins à eau, qui, après la crue du Nil, servent à l'arrosement des terres. Dans les villages pauvres, une roue est possédée en commun par plusieurs fellahs; les gens aisés en ont plusieurs: il y a environ sept cents roues entre la première et la seconde cataracte.

Les principaux habitans de Dora-el-Mahass, capitale du pays, font le commerce des esclaves qu'ils envoient au Caire, deux fois par an; quoi-

que cette ville soit éloignée de plus de 400 lieues de cette métropole de l'Égypte, c'est pourtant l'entrepôt du commerce des esclaves qui en est le plus près.

De Dar-el-Mahass à Sennaar, il y a vingt-cinq jours de marche le long du Nil; on comptait plus de vingt états indépendans gouvernés par des *melek* (rois), jouissant de toutes les prérogatives du pouvoir absolu. Ils pillent leurs sujets sans scrupule; cependant ils se gardent bien d'attenter à la vie d'un seul, parce que la famille de celui-ci userait du droit de représaille sur la famille royale. Burckhardt fut présentée au roi des Mahass; c'était un homme de chétive apparence, entouré d'une demi-douzaine d'esclaves armés de lances et de boucliers.

La vallée du Nil, dans le pays des Cheygnias, n'a pas plus de trois milles de largeur; plusieurs cataractes y interrompent le cours du fleuve, dans les endroits où les montagnes viennent jusque sur ses bords. Les Cheygnias, divisés en plusieurs tribus, se font continuellement la guerre. Ils combattent à cheval, revêtus de cottes de mailles; ils n'ont qu'une petite quantité d'armes à feu, et se servent principalement de la lance, du bouclier et du sabre; ils poussent leurs déprédations jusqu'au Darfour. Ils galoppent avec une vitesse incroyable.

Les Cheygnias sont très-hospitaliers; ils parlent tous l'arabe, et la plupart le lisent et l'écrivent; ils ont des écoles publiques dans lesquelles on instruit la jeunesse.

Le désert de Nubie est moins affreux que le grand désert de Syrie, et même que celui de Suez; son aspect offre de la variété, par des masses énormes de rochers arides, et par des touffes d'acacia dispersées sur sa surface. Au milieu des rochers, se présente souvent un vaste réservoir rempli d'eau. Ailleurs, on ne voit qu'une immense plaine sablonneuse, l'œil seul d'un Bedouin peut y deviner le chemin à suivre. C'est dans la traversée de ces cantons horribles que les caravanes ont à souffrir les tourmens de la soif; car souvent l'excès de la chaleur et les longues sécheresses tarissent les puits: alors les hommes et les animaux ne peuvent espérer quelque soulagement à leurs maux que lorsqu'ils atteignent les rives du Nil; quand on s'en approche, on s'aperçoit qu'une certaine dose d'humidité est répandue dans l'air: « Dieu soit loué, s'écrient les Arabes, nous sentons le Nil. »

Cette route, à travers le désert, est la plus fréquentée pour aller d'Égypte dans le Berber, et de là dans le Sennaar.

Le pays du Berber est habité par les Meyferiabs, qui sont d'origine arabe; ce sont de beaux hom-

mes; leur couleur est d'un rouge-brun foncé qui devient très-noir si la mère est de race nègre, et plus clair si elle est Abyssinienne. Ils diffèrent totalement des nègres par les traits du visage et par la chevelure : « Nous sommes Arabes, disent-ils, nous ne sommes pas nègres; » et ils ont raison. Leurs maisons ressemblent à celles des habitans du Darfour; la cour extérieure contient ordinairement un puits d'eau saumâtre, qui n'est bonne que pour les bestiaux. En été, on dort sur des nattes étendues à terre, ou sur des bancs de bousillage qui règnent le long des murs, ou sur des sangles de cuir tendues sur un châssis de bois.

Il est peu d'hommes riches qui n'ait dans son enclos, mais hors de l'habitation principale, un certain nombre de concubines; elles font le métier de courtisanes, et sont fort achalandées; car elles préparent le bouza, liqueur fermentée, que ces peuples aiment beaucoup; et leur maison ne désemplit pas. L'habitude de l'ivrognerie et de la débauche produit de tristes résultats sur le caractère de ces hommes: ils sont avides, perfides, ingrats et voleurs. Dans les affaires contentieuses, tout se règle d'après la loi du plus fort. Les querelles entre les buveurs sont fréquentes, et se terminent toutes par des coups de couteau ou de sabre.

Les femmes, même celles du premier rang,

sortent sans voile: les jeunes filles n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture de cuir de laquelle pendent des lanières. Les femmes riches et les courtisanes portent, par-dessus leur tunique, un manteau blanc doublé en rouge; il vient d'Égypte.

Au sud du Berber, on trouve, au confluent du Nil et de l'Albora, Damer dont les habitans valent mieux que les Meyferiabs. Ils sont la plupart foukkaras ou consacrés à la religion. Damer renferme plusieurs écoles où les jeunes gens du Darfour, du Sennaar, du Kordofan, et d'autres parties du Soudan, viennent acquérir des lumières suffisantes pour être grands-fakys dans leur pays. Les fakys de Damer font leurs études au Caire ou à la Mecque. Beaucoup d'entre eux ont de petites chapelles près de leurs maisons. Le faky-el-Kebir, qui tient le premier rang parmi eux, habite solitairement un petit bâtiment, au milieu d'une grande place de la ville. Il vit uniquement de ce que ses amis et ses disciples lui envoient pour sa subsistance. Vers trois heures de l'après-midi, il sort de sa cellule, et s'assied sur un large banc de pierre qui est en dehors. Tous ses confrères viennent le trouver; la conférence commence, et elle dure encore long-temps après le coucher du soleil.

Damer forme un petit état qui paraît bien gouverné. Les fakys sont très-considérés par tous leurs

voisins, même par les Bicharyens qui sont des brigands déterminés. Ceux-ci n'osent pas même molester les fakys que le commerce conduit à travers leurs montagnes jusqu'à Souakem sur la mer Rouge. La superstition entre pour beaucoup dans ce respect, car ils sont persuadés que les fakys ont le pouvoir d'empêcher la pluie de tomber, et par là de les faire périr eux et leurs troupeaux.

Chendy est, après Sennaar et Cobbé, la plus grande ville du Soudan oriental; elle est sur un terrain sablonneux, à peu près à une demi-heure de chemin du Nil, et contient à peu près mille maisons, toutes bâties comme celles de ces contrées. Elle est peuplée de Bedouins et d'étrangers venant de Sennaar, du Korfodan, du Darfour et de Dongola. Ces derniers sont les plus nombreux et les moins considérés. Le terrain des environs est bien cultivé: au nord et au sud, il y a de belles plaines très-fertiles. Indépendamment du dourrah, on y sème aussi du froment qui est réservé pour les gens riches.

SIOUAH, FEZZAN,

ET INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

LES Européens ne connaissaient que par le rapport des indigènes le Fezzan, contrée de l'intérieur de l'Afrique au sud-est de Tripoli, lorsqu'en 1799, Frédéric Horneman, voyageur allemand, y arriva. Il était parti d'Égypte et avait d'abord visité l'oasis de Siouah, dont la ville principale est bâtie au-dessus et autour de rochers, qui, suivant la tradition, furent creusés pour servir de demeure aux anciens habitans. Encore aujourd'hui, les maisons ressemblent assez à des caves: elles sont tellement serrées les unes contre les autres et d'une manière si confuse, que plusieurs manquent de jour, et que l'ensemble forme une espèce de labyrinthe dans lequel un étranger pénétrerait difficilement sans guide.

Siouah s'élève dans une vallée bien arrosée et ceinte partout de rocs pelés; la circonférence de cette oasis est à peu près de cinquante milles. Le terrain est un sable gras qui produit des grains, de l'huile et des plantes potagères; les dattes forment la principale richesse de ce canton; la